
HOMÉLIE XIV.

LE PÉCHEUR QUI DÉSIRE D'ÊTRE GUÉRI.

HOMÉLIE SUR JEAN V, 6.

*Jésus voyant cet homme couché et sachant
que depuis long-temps il étoit malade, lui dit:
Voulez-vous être guéri ?*

POUR UN JOUR DE COMMUNION.

Vous l'entendez, Chrétiens ; ces paroles qui semblent vous intéresser et fixer votre attention, sortirent de la bouche de votre Sauveur. Il les adressoit à un paralytique malade depuis beaucoup d'années. Nous vous les adressons de sa part en ce jour solennel, ou plutôt, présent lui-même à cette fête, s'offrant à nous non-seulement comme Médiateur pour nous réconcilier avec Dieu, mais aussi comme Médecin pour guérir les maux de notre âme, il nous appelle, il nous attend à cette table sacrée ; il semble nous

dire : Et vous pauvres pécheurs ! vous dont la vie spirituelle est presque éteinte ; vous qui êtes ataqués de maux mille fois plus à craindre que les maux corporels, ne *voulez-vous pas être guéris* ? M. F. , y auroit-il quelqu'un dans cette assemblée qui ne lui répondit pas avec transport ? Oui, Seigneur, c'est l'objet de tous mes désirs.

Ah ! plutôt à Dieu que l'on ne pût former de doute à cette égard sur aucun de nous ! Mais, hélas ! les maladies de l'âme n'excitent point en nous la même sensibilité que celles du corps. Nous en détournons nos regards ; nous nous étourdissons ; nous ne pensons pas avoir besoin de médecin ; ou si nous paroissions les sentir et les avouer ; si nous disons : *Je veux être guéri*, c'est des lèvres seulement ; et Jésus ne se contente point d'une vaine formule, d'une volonté toute superficielle, sans chaleur et sans sincérité. Les cœurs qui sentent le prix de ses grâces et le besoin qu'ils en ont, qui savent y répondre par leur empressement et par l'ardeur de leurs vœux, sont les seuls qui puissent y prétendre. Ce sont eux seulement qui trouvent la guérison et la vie à ce repas sacré ; il n'est pour les autres qu'un tribunal de condamnation, un repas de mort.

Vous donc, Chrétiens, qui vous proposez de participer à la Sainte-Cène, répondez ici en pré-

sence du Seigneur. Apportez-vous à l'autel les dispositions que Jésus exige, cette disposition surtout qui comprend toutes les autres. *Voulez-vous être guéris?* Cette question est assez importante pour que vous consacriez à la résoudre les momens qui vous restent. Pour vous aider à cet égard, je viens examiner avec vous en quoi consiste cette volonté que nous devons avoir, quels en sont les vrais caractères, ou ce qui revient au même, quels sentimens l'invitation de Jésus doit nous inspirer. Heureux, M. C. F., si ces sentimens sont les nôtres! Heureux encore si la parole de Dieu et l'onction de sa grâce les font naître et les affermissent en nous!

A quoi peut-on reconnoître si un malade veut être guéri, s'il le veut réellement et du fond de son âme? A ces trois marques principales, 1.^o s'il sent le mal dont il est atteint, 2.^o s'il en cherche le remède et s'il vient au Médecin avec ardeur, 3.^o s'il est prêt à tout faire pour recouvrer la santé. La connoissance de nos maux, le désir du remède, la ferme résolution de faire tous les sacrifices, de prendre toutes les précautions nécessaires, telles sont aussi les dispositions sur lesquelles nous devons nous éprouver.

I. Je le demande donc, M. F., chacun de nous connoît-il la maladie de son âme? Pour la découvrir avons-nous offert à Dieu notre cœur pour

qu'il le sondât et nous en découvrit les replis cachés ? Nous sommes-nous examinés à la lumière de l'Évangile ? Avons-nous remarqué les plaies que le péché nous a faites ? ces plaies dont les unes sont plus profondes, plus dangereuses, plus invétérées, mais toutes à craindre, parce qu'il n'y en a pas une qui ne puisse donner la mort à l'âme, si l'on n'arrête ses progrès ! Elles n'échappent point à la vue du Seigneur ces maladies secrètes. Dans cet instant même, il fixe sur nous ses regards, et dans cette assemblée qui paroît à des yeux mortels brillante de vie et de santé, il ne voit qu'un mélange de malades et d'infirmes de toute espèce. Heureux encore si parmi nous il n'aperçoit aucun de ces aveugles spirituels, de ces *enfants du siècle*, de ces hommes pleins d'intelligence pour les choses de la terre, mais qui ne savent plus rien discerner dès qu'il s'agit du ciel, dès qu'il faut faire le compte de leurs voies ! Heureux si parmi nous il n'aperçoit aucun de ces sourds dont les vérités les plus effrayantes frappent en vain les oreilles, sur qui elles ne font aucune impression ; aucun de ces paralytiques, de ces Chrétiens lâches qui se traînent dans la carrière du salut, ou plutôt qui vivent dans un assoupissement mortel, dans une léthargique indifférence pour la santé, pour la vie de l'âme ; en un mot, aucun de ces

hommes endurcis , sur lesquels il ne reste qu'à verser des larmes amères, qu'à répéter cette triste complainte d'un Prophète : *N'y a-t-il point de baume en Galaad ? n'y a-t-il point de médecin ? pourquoi la plaie de la fille de mon peuple ne peut-elle être guérie (1) ?* aucun de ces hommes endurcis auxquels un Envoyé du Seigneur devoit tenir cet effrayant langage : *Vous écouterez et vous n'entendrez point ; vous regarderez et vous ne verrez point ; car le cœur de ce peuple s'est appesanti : ils ont l'oreille dure , ils ont fermé leurs yeux de peur que leurs yeux ne voient, que leurs oreilles n'entendent, que leur cœur ne comprenne, qu'ils ne se convertissent, et que je ne les guérisse (2) !*

Mais non, Seigneur, j'ai cette espérance que parmi les supplians qui environnent ici ton trône, tu ne découvres aucun de ces enfans de malédiction. Je veux supposer, Chrétiens, qu'avant de venir à Jésus par la participation à la Sainte-Cène, vous vous êtes examinés avec une scrupuleuse impartialité. Je veux penser que vous vous envisagez vous-mêmes tels que vous êtes aux yeux du Seigneur; que vous vous jugez non sur les maximes du monde mais sur celles de l'Évan-

(1) Jérém. VIII, 22.

(2) Act. XXVIII, 26.

gile, et qu'ainsi vous n'êtes plus le jouet de cet orgueil qui ne nous laisse voir en nous aucune tache, ni la proie de ces incertitudes, de ces perplexités, triste fruit d'une conscience qu'on a craint d'éclairer.

Eh ! s'il en étoit autrement ; s'il étoit ici quelqu'un qui ne connût pas même combien son âme est souillée, avilie, et quel besoin elle a d'être purifiée, lavée dans le sang de Christ ; sortez de ce temple, lui dirois-je ; éloignez-vous de cette table de miséricorde ; elle n'est dressée que pour les pécheurs. Ce sont eux que Jésus appelle (1), qu'il est venu chercher. C'est pour eux seuls qu'il est mort. Séparez-vous de cette foule humiliée. Portez ailleurs votre vaine confiance et l'orgueil de vos bonnes œuvres. . . Mais non, je le répète, et j'ai besoin de le penser : loin de nous déguiser nos infirmités, nous venons en faire l'aveu à notre charitable et céleste Médecin ; nous venons déposer à ses pieds, aux pieds de la croix, le pesant fardeau de nos iniquités. Vous venez y déposer ; vous, l'ivresse de l'orgueil ; vous, l'amertume de la haine ; vous, les aigreurs des querelles domestiques ; vous, les dissolutions de la débauche ; vous, vos injustices ; vous, vos profanations ou votre tiédeur ; vous, l'inutilité

(1) Matt. IX, 13.

de votre vie ; vous , l'oubli de Dieu , et votre négligence à chercher sa gloire , à désirer son approbation. Ce sont là autant de fruits de cet arbre du péché dont la racine se trouve dans le cœur de tous les enfans d'Adam ; autant de fruits de cet aveuglement où l'homme est tombé , qui fait qu'il se méprend en tout ce qu'il estime et qu'il aime , qu'il méprise le bien parfait et infini pour s'attacher à ce qui n'est rien ; autant de fruits de son malheureux penchant à tout rapporter à lui-même , à s'aimer de l'amour qui n'est dû qu'à Dieu. Vous les apercevez ces fruits empoisonnés. Vous désirez de couper l'arbre qui les a produits , d'en extirper jusqu'à la racine ; et convaincus que vous ne le pouvez pas par vous-mêmes , vous venez à Celui qui peut tout et qui vous offre son secours , à Celui qui a porté nos péchés dans son corps sur le bois afin que nous vivions à la justice (1) , à Celui qui guérit tous les pécheurs dont le cœur se tourne vers lui. Vous implorez sa grâce , mais le faites-vous avec sincérité , avec ardeur , avec un profond sentiment du besoin que vous en avez ? Est-ce ainsi que vous vous montrez animés d'une véritable foi , d'un vrai désir d'être guéris ? C'est là une seconde disposition sur laquelle il faut nous examiner.

(1) 1 Pier. II, 24.

II. Quand je demande, M. F., s'il y a de l'ardeur dans les vœux que nous formons à cet égard, ne croyez pas que je veuille parler de ces premières émotions qu'excite en nous le projet d'une vie nouvelle, qui naissent d'un cœur facile à s'attendrir ou peut-être de ce charme attaché à la seule perspective du repos de l'âme et du retour à la vertu. Non, non; il ne suffit pas ici d'un saisissement passager. Ce n'est pas d'après un tel signe que nous serions fondés à bien augurer de notre retour au Seigneur. Il faut un désir vif, profond, qui s'élève du fond de notre âme, de sa partie la plus sensible. Il faut cette *faim*, cette *soif de justice* dont parle l'Écriture.

Essayez de vous peindre ce que dû sentir le paralytique, lorsque Jésus lui adressa les paroles de mon texte. Privé depuis si long-temps de l'usage de ses membres, il venoit chaque année à la piscine dans l'espoir d'être l'objet du prodige qui s'opéroit. Toujours devancé par d'autres, toujours trompé dans son attente, il tomboit dans le découragement, et cependant un mouvement pressant, invincible le ramenoit encore. Sa guérison étoit l'objet de tous ses vœux, de toutes ses pensées; c'étoit son unique pensée, son unique vœu. Aux accens du Fils de Dieu, tout son être fut ému; son âme vola sur ses lèvres, et dans

le saisissement qu'il éprouva il fut quelques instans sans trouver de voix pour répondre. Le désir de cet homme étoit sans doute un désir vif et sincère ; sa volonté d'être guéri étoit une volonté véritable , animée.

Vous-mêmes, Chrétiens, que sentiriez-vous si, au lieu de vous offrir à cette table des biens spirituels, il m'étoit donné de vous annoncer l'affranchissement des maux du corps ; si vous pouviez y recevoir la délivrance d'un principe mortel qui menace votre vie, d'une douleur qui en trouble souvent le cours, ou d'une langueur qui la consume ; si vous pouviez tous y reprendre le bien-être et la vigueur de vos premières années et qu'il ne fallût pour cela que le désirer ? Ah ! vous auriez peine à contenir votre émotion, votre ravissement, vos transports. Mais, ce n'est pas de votre corps fragile et périssable qu'il s'agit, c'est de votre âme immortelle. Ce n'est pas des maux qui attaquent cette vie misérable et toujours si courte que vous pouvez être préservés ; c'est des maux qui mettent pour vous en danger une vie bienheureuse et sans fin. Or cette idée ne devoit-elle pas vous émouvoir plus vivement encore ? Ne devoit-elle pas vous rendre plus pressés et plus reconnoissans ?

Cependant, ô honte ! ô douleur ! Il n'y a plus dès lors chez le grand nombre que glace et

langueur. Forcé de se reconnoître coupable, on l'avoue froidement, et comme malgré soi. On voit le péril sans le craindre, sans en être frappé, sans crier au Grand Libérateur. Entre ces hommes qui semblent venir à l'autel pour demander d'être guéris, combien il en est qui s'en approchent l'air distrait, le cœur tranquille, peut-être avec une secrète impatience que la cérémonie soit achevée ! Combien y viennent plus par respect pour la coutume que par le sentiment de leurs besoins, plutôt comme des esclaves en vertu du commandement que comme des enfans conduits par l'amour et qui viennent demander grâce et secours.

O mon Dieu ! est-ce donc ainsi qu'on revient à toi ? Est-ce ainsi que t'apaisèrent et David et Daniel, et l'humble publicain et la pécheresse de l'Évangile ? Non, non, si l'on n'est pas *affamé et altéré de la justice*, on ne peut être *rassasié*. On ne donne qu'à celui qui demande avec ardeur ; on n'ouvre qu'à celui qui heurte à coups redoublés (1). Et si le pécheur étoit arrivé au moment où l'ivresse de la passion se dissipe, où les yeux se dessillent ; s'il voyoit le précipice qui est sous ses pas, feroit-il avec nonchalance une démarche qui peut le sauver et dont l'ardeur toute

(1) Matt. V, 6. VII, 8.

seule peut assurer le succès? Le malheureux prêt à être englouti dans les ondes, reçoit-il avec froideur, serre-t-il faiblement la main qu'on lui tend pour l'en retirer?

Que ne puis-je vous ramener aux beaux siècles de l'Église et vous montrer un vrai pénitent, un homme que la grâce a frappé d'un de ces traits qui convertissent! Quelle franchise dans l'aveu de ses fautes! Quel feu dans ses paroles, dans ses regards! Quelle expression dans toute sa physionomie! « O Dieu, » s'écrie-t-il, « tu » m'as réveillé! Je dormois sur le bord de » l'abîme, et j'en frémis encore. Hélas! si tu » eusses tardé quelque temps, peut-être eût- » il été trop tard. Oh! sous quel point de vue » nouveau mes fautes se présentent à moi! » Seigneur! ce souvenir me trouble et m'abat. » Que deviendrais-je, si je ne connoissois pas » ce Jésus de qui émanent la santé et la vie, ce » Jésus qui appelle ceux qui sont *travaillés* (1). » Rassuré, guidé par cet adorable Sauveur, je » *me leverai; j'irai à toi Dieu des miséricor-* » *des! je te dirai: Mon Père, j'ai péché contre* » *le Ciel et contre toi; je ne suis plus digne* » *d'être appelé ton fils; traite-moi comme l'un* » *de tes Serviteurs* (2): punis-moi de mes

(1) Matt. XI, 28.

(2) Luc XV, 18, 19.

» fautes, si tu le juges à propos, mais ne laisse
 » pas éteindre ce principe de vie que tu as ra-
 » nimé dans mon sein. »

M. F., si vous tenez ce langage sincèrement et du fond du cœur, vous pouvez beaucoup espérer. Vous avez fait un grand pas vers la guérison ; mais il faut y joindre la ferme résolution de vous soumettre aux remèdes et au régime que jugera nécessaire et que vous prescrira votre céleste Médecin : troisième disposition sur laquelle il faut aussi nous examiner.

III. Voyez un homme atteint d'une maladie dangereuse, et qui n'en doute plus. Abstinence, retraite ou voyages lointains, exercice violent ou inaction forcée, régime sévère, opérations douloureuses, remèdes de toute espèce, rien ne l'arrête ; il renonce à tout ce qu'il aimait le plus ; il se soumet à tout ce dont il étoit le plus éloigné ; il a toujours devant les yeux les directions du médecin auquel il a donné sa confiance.

Et nous, M. F., qui paroissions aujourd'hui devant Dieu en qualité de malades spirituels ; nous qui venons demander d'être guéris, sommes nous aussi disposés à tout faire pour l'être en effet, c'est-à-dire, à ne refuser aucun des remèdes que le Seigneur nous offrira ; à ne négliger aucune des précautions qu'il nous indiquera ? Avant de répondre, faisons-nous une
 juste

juste idée des remèdes que le Seigneur emploie pour nous guérir. Il en est qui agissent au dedans de nous ; ils servent à réveiller notre âme, à lui faire connoître le mal qui la travaille, le danger où elle est ; ils l'humilient profondément, et la disposent à recevoir avec soumission les remèdes extérieurs, c'est-à-dire, les afflictions de tout genre qui ne sont, hélas ! que trop nécessaires pour nous détacher du monde, pour nous faire recourir au Tout-Puissant et souhaiter sincèrement qu'il rompe toutes les barrières qui nous séparent de lui.

Une âme à qui l'Esprit de Dieu a fait sentir le mal qui est en elle, ne méprise point le *châtiment du Seigneur* (1). Elle connoît le besoin qu'elle en a. Elle le regarde comme une grâce précieuse. Elle a appris de l'Évangile, que *ces châtimens qui semblent d'abord un sujet de tristesse font recueillir à ceux qui sont ainsi exercés, les doux fruits de la justice ; que Dieu nous les envoie pour nous rendre participans de sa sainteté*. Elle se soumet donc à *Celui qui est le Père des Esprits, pour avoir la vie* (2).

L'idée d'un régime à suivre n'est pas moins

(1) Hébr. XII, 5.

(2) Hébr. XII, 9. 10. 11.

fondée sur la parole de Dieu. C'est pour cela qu'elle nous exhorte si souvent à nous désier de nous-mêmes, à *veiller*, à *prier*, à *n'avoir pas soin de la chair pour satisfaire ses convoitises* (1), à fuir tout ce qui peut nous séduire, à *nous couper un bras*, à *nous arracher un œil*, c'est-à-dire, à sacrifier ce que nous avons de plus cher, si c'est pour nous une occasion de chute. St. Paul en particulier nous déclare qu'il ne suffit pas de savoir qu'une chose est *permise* et bonne en soi-même, mais qu'il faut encore examiner si elle *édifie*; si elle *convient* à notre état et aux circonstances où nous sommes (2). C'est dans ce discernement spirituel que consiste le régime auquel nous sommes appelés : il n'est pas précisément le même pour tous; mais la règle propre à tous, c'est que chacun doit éviter tout ce qui peut entretenir son mal ou nuire à l'efficace des remèdes. On conseille un régime aux malades, aux voyageurs, aux soldats. Sous tous ces rapports l'Écriture nous le recommande. Comme voyageurs, nous devons nous *défaire de tout fardeau* qui nous empêcherait d'avancer (3). Comme soldats, nous devons *user d'une exacte tempérance* et d'alimens propres à nous donner

(1) Rom. XIV, 14.

(2) 1 Cor. X, 23.

(3) Hébr. XII, 10.

des forces (1) : nous devons ne pas nous *embarrasser des affaires de la vie pour plaire à Celui qui nous a enrôlés* (2) : nous devons nous *fortifier au Seigneur, nous revêtir de toutes les armes de Dieu* (3).

Or je le demande à présent ; sommes-nous résolus à user de ces remèdes et de ce régime ? C'est la marque infailible à laquelle on reconnoitra si notre cœur est vraiment changé, s'il ne conserve pas encore quelque attachement pour les péchés qu'il se promet d'abandonner ; en un mot, si notre volonté d'être guéris est entière et sincère. Mais hélas ! c'est ici que cette volonté se dément pour l'ordinaire. C'est ici le point fatal de la carrière où le grand nombre des pénitens hésitent et s'arrêtent. Il est des pécheurs qui semblent connoître leur état, qui sont fatigués de ce combat, de ce malaise intérieur qu'éprouve tout homme qui fait ce qui déplaît au Seigneur. Mais indiquez-leur les sacrifices qu'ils ont à faire pour revenir à la vertu, à la santé de l'âme, vous verrez aussitôt leurs bonnes résolutions chanceler ; vous comprendrez qu'ils ne sentent point que tous les obstacles à leur bonheur sont en eux-mêmes et qu'en effet ils ne veulent ni remède ni guérison.

(1) 1. Cor. IX, 25.

(2) 2. Tim. II, 4.

(3) Ephés. VI, 10-19.

Cet homme gémit de l'empire qu'a sur lui la passion du vin; il en éprouve les conséquences funestes relativement à sa santé, à sa fortune, à sa réputation, à son bonheur domestique, à son âme enfin qui s'éloigne de Dieu et s'appesantit; il voudrait briser ce joug avilissant. Mais dites-lui qu'il faut qu'il s'accoutume par degrés à la tempérance, qu'il s'impose des privations, qu'il se fasse une loi de l'assiduité au travail, qu'il passe ses loisirs dans la retraite au milieu de sa famille, qu'il lise et médite la parole de Dieu, qu'il évite la compagnie de ces joyeux amis qui l'entraînoient dans tous les excès de la débauche... Vous apercevrez au changement de sa physionomie qu'il n'avoit pas même pensé à de telles précautions et que leur seule idée lui paroît une gêne, une contrainte qui ébranle déjà tous ses projets d'amendement. — Cet autre se plaint de ce que sa vie est troublée, empoisonnée par des querelles, des divisions, des haines dont l'intérêt est la source : il sent combien ces agitations le rendent malheureux et coupable : il voudrait goûter cette paix qui est le premier des biens. Mais dites-lui que pour l'obtenir, il doit faire les premières démarches, se relâcher de ses droits prétendus, sacrifier quelque chose à la concorde... A l'instant s'évanouissent tous ses désirs de réunion. — Cette personne déplore en secret le commerce

criminel où elle s'est engagée. Son cœur étoit fait pour la vertu : elle n'a pu en arracher les principes de piété qu'elle a reçus dans son enfance; elle souffre également ou des soupçons avilissans dont elle est l'objet ou de l'estime qu'elle usurpe; elle rougit de tant d'artifices, de honteux moyens qu'elle est forcée d'employer : cette vie de dérèglement et de crime lui est odieuse; elle voudroit retrouver les jours de son innocence. Mais dites-lui qu'il faut qu'elle rompe sans retour avec le complice de ses égaremens, qu'elle n'entretienne avec lui aucune relation, qu'elle le bannisse de sa pensée, et qu'humiliée aux pieds du Seigneur, elle le prie de purifier son cœur par le feu de l'amour divin... Aussitôt son courage l'abandonne; elle ne se sent plus la force ni d'agir ni de prier. — Ce chef de famille reconnoît avec douleur que les soucis de ce monde, que les passions de la terre l'occupent tout entier; que l'avidité du gain l'arrache souvent à ses devoirs, l'éloigne du sanctuaire, l'engage à profaner le jour du Seigneur, lui fait violer les règles de la justice. Il voudroit revenir à un genre de vie plus religieux et plus tranquille. Mais dites-lui qu'il faut qu'il se borne à cultiver l'héritage de ses pères, à bien élever ses enfans, qu'il renonce à des entreprises dangereuses, qu'il achète la paix de la conscience par le sacrifice de tou

profit illégitime. . . . Et vous verrez bientôt qu'une réforme lui paroît trop pénible à ce prix, et semblable au jeune homme de l'Évangile qui étoit venu demander à Jésus : *Que faut-il que je fasse pour mériter la vie éternelle* (1) ? il s'éloignera de vous *triste* et mécontent; c'est-à-dire, qu'ils veulent et ne veulent pas. Ils désireroient, je le crois, de rentrer dans la paix des enfans de Dieu, de recevoir l'assurance de leur salut, mais sans qu'il leur en coûtât aucun effort. Ils voudroient, je le crois, être lavés par le sang de Jésus et sanctifiés par son Esprit, mais à condition que cette sanctification s'opérât en eux sans qu'ils s'en aperçussent, ou sans que les remèdes eussent aucune amertume et que le régime les privât d'aucun plaisir.

Chose étrange cependant ! on voit tous les jours des malades se soumettre à des opérations cruelles, se priver de tous les plaisirs, se faire violence à toute heure, et se trouver trop heureux d'acheter à ce prix la guérison. Et nous, chétifs vermisseaux, misérables pécheurs, qui ne pouvions être rappelés à la vie qu'au prix du sang du Fils de Dieu et parce qu'il s'est chargé de nos *maladies* (2), nous nous plaignons lorsque ce Sau-

(1) Matt. XIX, 16.

(2) Matt. VIII, 17.

veur charitable veut agir en nous, ou nous indique ce que nous avons à faire de notre côté; nous nous plaignons que les remèdes sont trop amers, que le régime est trop assujettissant, que c'est trop exiger de nous. Ah! rougissons de notre inconséquence, de notre ingratitude, de notre lâcheté. Rougissons de vouloir réunir deux choses absolument incompatibles, l'amendement et la négligence des précautions, la guérison et le refus des remèdes. Renonçons franchement aux espérances, aux privilèges des disciples de Jésus; signons l'affreux traité de la perte de notre âme, ou sachons enfin nous résoudre à ce qu'il faut pour la sauver. Disons avec David : *Mon cœur est disposé, o mon Dieu! mon cœur est disposé* (1). Quoiqu'il m'en coûte, je renonce dès cet instant à tout ce qui m'exposeroit à t'offenser. Je consens à recevoir sans réserve de ta main tout ce que tu m'offres, et à faire tout ce que tu m'ordonnes pour être infailliblement guéri. Achève de purifier mon cœur. Que ta grâce coupe ces liens qui me retiennent, peut-être encore à mon insçu; qu'elle détruise tous ces penchans dangereux qui m'entraînoient loin de toi.

Voilà, M. F., quel doit être le langage du

(1) Ps. CVIII, 1.

Chrétien qui vient chercher la guérison de son âme en Jésus. Si tels sont nos sentimens, n'en doutons pas, ce jour sera pour nous une époque de régénération et de vie. Jésus ne se refusera pas à nos prières : sa grâce se déploiera dans notre infirmité : il nous donnera un esprit nouveau, un cœur nouveau : il nous fera trouver faciles et doux ces sacrifices même dont s'effrayoit notre lâcheté. C'est nous qu'il appelle à sa table : c'est à chacun de nous qu'il dit : Rassure-toi, âme foible et craintive, viens à mon autel ; viens-y recevoir les sacrés symboles de mon corps déchiré, de mon sang répandu, non plus comme l'image de la peine du péché, mais comme le gage de mon amour, comme le sceau de ton pardon. Ne crains rien ; tu trouveras ici la force et le secours. J'effacerai tes iniquités ; je te ferai oublier tes souffrances ; je te rendrai ta pureté première ; je te donnerai *ma paix*, cette *paix de Dieu qui surpasse toute intelligence* (1).

O qu'il est doux de pouvoir s'appliquer ces paroles consolantes ! Après s'être inutilement fatigué dans les voies du monde ; après avoir poursuivi si long-temps le bonheur sans l'atteindre, et cherché le repos de l'âme sans le trouver ; qu'il est doux de prendre enfin pour guide Celui qui

(1) Philip. IV, 7.

peut seul apaiser nos remords, fixer notre inconstance, dissiper nos incertitudes, calmer nos alarmes! Après s'être souillé dans la fange du péché, qu'il est doux de sentir son âme se relever, s'épurer et retrouver sa première innocence! Qu'il est doux de se rattacher de toutes ses forces à Celui qui est l'unique source de l'ordre et de la vertu! Après avoir marché à la fausse clarté de la sagesse humaine, à la trompeuse lueur des passions, qu'il est doux d'être éclairé par *le Soleil de justice* qui répand un jour pur sur tous les objets, *qui porte la santé dans ses rayons* (1)! Qu'il est doux enfin de revenir à ce Dieu dont on s'étoit éloigné et loin duquel il n'y a point de véritable joie! Qu'il est doux de se jeter dans son sein comme dans un asile, de n'y plus verser d'autres larmes que ces larmes de la pénitence où l'amour mêle tant de douceur; de ne connoître plus d'autre inquiétude que celle de ne pas l'aimer comme il mérite d'être aimé; plus d'autre désir que celui de répondre à ses bontés.

Voilà ce que vous éprouverez, Chrétiens. Oui, je veux l'espérer. Si vous êtes venus dans le sanctuaire, c'est pour implorer le secours du grand Médecin des âmes; et lorsque vous vous levez pour marcher à l'autel, vous y porterez un désir

(1) Malach. IV, 2.

sincère d'avoir part aux biens qui vous sont offerts.

Reçois-nous donc, o mon Sauveur! reçois-nous à ta table! Tout ce peuple désire de s'unir à toi. Je lui ai porté les paroles de paix dont tu m'avois chargé; il les a entendues avec respect, avec émotion : je lui ai annoncé tes miséricordes : son cœur s'ouvre au désir d'y répondre. C'est le commencement de ton œuvre; ne la laisse pas imparfaite. Que le pécheur humilié vienne se jeter à tes pieds, dans tes bras. Que cette heure propice soit l'heure de la réconciliation, l'heure d'une sainte joie pour le ciel et pour la terre. Que chacun de nous, après avoir reçu le pain de vie, après avoir entendu dans son cœur cette voix de grâce : *Allez en paix, vos péchés vous sont pardonnés* (1); *vous êtes guéri, ne péchez plus désormais* (2); que chacun de nous marche en effet dans une vie nouvelle; purifié, sanctifié par ton Esprit; animé par la reconnaissance et l'amour; attentif et docile sous ta main puissante qui veut le guider et le préserver du mal; craignant d'empêcher ou de gâter ton œuvre; fidèle à mettre à profit les forces et les secours qu'il reçoit, afin d'en recevoir toujours davantage, afin de *croître* chaque jour *dans ta connoissance et dans ton amour* (3). Ainsi soit-il.

(1) Luc VII, 48. 50.

(2) Jean V, 14.

(3) 2 Pier. III, 18.